

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

C. MICHELET

Les vacances de mon cousin Artix

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1922, tome 21, p. 129-131

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Les vacances de mon cousin Artix

Mon cousin Artix, qui étudie dans un collège de notre beau Valais, est un jeune homme charmant ; et quand il n'a pas trop voyagé aux pays des nègres qu'il entreprend de civiliser plus tard, il décroche sans peine son prix de « Progrès » au bout de l'eau, — ce qui ne lui est pas arrivé cette année, par exemple, vu sans doute ses nombreuses pérégrinations en compagnie d'explorateurs ou de missionnaires — dans les bouquins — s'entend.

Il habite, au fond du canton, un village dont le nom finit prétentieusement comme la capitale de France, et dont, plus qu'ailleurs, les femmes imitent la mode.

Chaque été, il lui arrive de passer quelques semaines de vacances dans une jolie vallée alpestre qui est la mienne, chez un oncle très complaisant qu'il amuse beaucoup, ainsi que la tante et la petite cousine. Dès le second jour, Artix s'y ennuie à mourir et, n'était-ce pour le plaisir de la cousine gentille qu'il regretterait tout de même un peu de chagriner, il n'y tiendrait guère vingt-quatre heures.

Quand on étudie le latin et que l'on vient d'une cité dont le

nom rime avec Paris (licencieusement, c'est vrai), on a bien le droit de faire un peu le dégoûté et de ne pas se plaire dans une vallée rétrograde comme la nôtre.

Le premier dimanche qu'il fut à la messe de ma paroisse, il m'aborda au sortir. Il se tenait à quatre pour ne pas rire trop fort devant tout le monde.

« Ah ! mais quelle musique ! quel chant ! ! Et qui c'est l'imb... qui tient l'orgue ? Vrai ! mais je croyais en devenir sourd ! Est-il possible ! » etc.

Je baissais la tête timidement, me sentant rougir. Et la cousine poussait Artix qui s'emballait. Avec une peine infinie, elle parvint à lui faire entendre que c'était moi-même l'artiste incriminé, ce qui rabattit tout de même sa méchante verve. Il s'essaya bien à des excuses alors, il voulut atténuer par des tournures complimenteuses le malheureux effet de ses appréciations premières. Hélas ! les termes employés ne permettaient guère de doute à cet égard, et malgré ma grande naïveté, j'avais compris. Je lui représentai cependant que les chantes étaient peu nombreux ce jour-là, et que nous avions exécuté pour la première fois une messe grégorienne jamais vue encore, — ce qui est notre manière fort peu classique, il est vrai, de nous exercer. — Mais Artix étouffait de ne pouvoir rire à son aise, et l'on parla d'autre chose.

J'ai su dans la suite que l'oreille de mon cousin est parfaitement rebelle aux beautés de la musique à laquelle il n'entend rien. Ce qui ne l'empêcha pas de railler encore la musique entendue le dimanche suivant dans une église voisine.

Mon cousin, qui a beaucoup lu, est, en théorie, aussi brave que les héros de ses livres. Voyager sur l'Océan, au besoin par l'air, ce sont les moindres exploits qu'il réaliserait. Il ferait le Cervin sans guide, muni du piolet nickelé et de la corde neuve, cadeau de l'oncle d'Amérique, 4500 m. ! Il y a vraiment de quoi prendre le mal de montagne ! Ne se trouve-t-il pas, en Asie, des explorateurs qui grimpent à 9000 mètres ? Or, depuis des années qu'il vient à Z., je ne sache pas qu'Artix ait fait des ascensions. Il s'y trouve des montagnes — oh ! pas bien terribles — d'où la vue est magnifique et que pas un enfant du pays ne connaît et n'ait visitées. La mode chez les jeunes est d'ailleurs aux excursions dominicales avec le Becca pour but.

Cet été, Artix était arrivé à Z. avec le projet arrêté de s'attaquer à ce sommet fameux.

Piolet nickelé, corde neuve, etc...

Un étudiant de la vallée aurait été son guide.

Une date fut par lui fixée, puis, remise ; une autre encore, qui passa sans départ pour la Becca ; une autre enfin, irrévocable, celle-là. C'était pour un mercredi.

La veille, tout en cachette, il mit ses affaires en ordre, et, je crois, prépara même une adresse pour sa mère, au cas, mon Dieu, possible, où il ne serait plus revenu.

Tout était prêt, et le sac de voyage. Il allait donc vivre le grand jour d'une première ascension qui compterait dans les annales de sa vie. Et par-delà les impressions inoubliables que comporterait cette journée, son sens d'étudiant, jamais endormi, lui montrait quelle aubaine ce serait pour la rentrée prochaine. Il se voyait déjà, éblouissant les camarades par le récit de l'équipée, facilement muable en sensationnelle aventure.

Le mardi soir, selon l'habitude, arrivée des journaux. Et ce malheureux « Nouvelliste » relatait précisément un triste accident de montagne. Alors, songeant soudain à sa bonne mère, à sa tendre cousine, à tous ceux qui s'intéressaient à lui, il sentit un frisson glacé lui courir dans le corps. Un instant, il resta rêveur ; puis il s'en fut au sac de touriste qu'il défit lentement, tristement, sous l'œil amusé de la cousine silencieuse, à son piolet brillant et sa corde neuve, désormais inutiles engins, qu'il contempla avec un regret dans les yeux, regret de devoir renvoyer pour jamais, sans doute, cette ascension vraiment charmeuse, de loin, mais aussi trop inquiétante pour les siens — et pour lui.

C. MICHELET.